

STUDIO 48

un film de PHILIPPE CONDROYER, avec DIDIER SAUVEGRAIN et ROSELINE VILLAUMÉ  
directeur de la photographie : JEAN-JACQUES ROCHUT, ingénieur du son : CHRISTIAN VALLÉE  
musique créée à l'image par ANTHONY BRAXTON, ANTOINE DUHAMEL et FRANÇOIS MÉCHALI

ANOUS PARIS

CNC

adfp  
Association des Distributeurs de Films de France

FILMS  
MADADAYO  
FILMS  
MADADAYO

« Une force d'observation, une justesse de ton, qui évoquent Maurice Pialat ou René Allio. » Jacques Mandelbaum – **Le Monde** – 18 novembre 2015

[http://www.lemonde.fr/cinema/article/2015/11/17/la-coupe-a-10-francs-les-cheveux-de-la-dis-corde\\_4811726\\_3476.html](http://www.lemonde.fr/cinema/article/2015/11/17/la-coupe-a-10-francs-les-cheveux-de-la-dis-corde_4811726_3476.html)

« Ce très beau film de Philippe Condroyer est un bijou témoignant d'une époque révolue. A ne pas manquer ! » David Fontaine – **Le Canard Enchaîné** – 18 novembre 2015

« Ce film âpre se fait l'écho d'une réalité des années 70 : la haine de la jeunesse. »

Jérémie Couston – **Télérama** – 18 novembre 2015

<http://www.telerama.fr/sortir/la-coupe-a-10-francs-cheveux-longs-idees-noires,134412.php>

“On tient là un film solitaire et singulier du cinéma français des années 70”  
Florence Maillard – **Les Cahiers du Cinéma** – novembre 2015

« La coupe à 10 francs parle autant d'aujourd'hui que d'hier. [Un] film oublié à tort. »

Pascal Mérigeau – **L'Obs** – 19 novembre 2015

« Etrange petit joyau cinématographique du passé résonnant dans notre présent. »

Christophe Kantcheff – **Politis** – 19 novembre 2015

<http://www.politis.fr/La-Coupe-a-10-francs-de-Philippe,33073.html>

« A l'époque où régnait le cinéma bourgeois de Chabrol et de Sautet, Philippe Condroyer a réalisé un film à contre-courant, un des derniers films à mettre en avant des personnages populaires. »

Philippe Person – **Froggy's Delight** – 18 novembre 2015

[http://www.froggydelight.com/article-16852-La\\_coupe\\_a\\_dix\\_francs](http://www.froggydelight.com/article-16852-La_coupe_a_dix_francs)

« Une œuvre sociale lucide qui scrute un pays ( et une époque, l'après 68 ) enfermé dans sa « chambre de verre » (...). Le combat de Condroyer est notre guerre. »

Pierre Audebert – **Culturopoing** – 17 novembre 2015

<http://www.culturopoing.com/cinema/philippe-condroyer-la-coupe-a-dix-francs-1974/20151117>

« Il est grand temps de redécouvrir cet admirable film. »

August Tino – **Kino Script** – 16 novembre 2015

<http://www.kinoscript.com/la-coupe-a-10-francs-philippe-condroyer-12/>

« A la fois un document d'époque et une œuvre intemporelle »

Francis Dubois – **Site du SNES** – 20 novembre 2015

<http://www.snes.edu/La-coupe-a-dix-francs.html>



# Le Monde

## Les cheveux de la discorde

Oublié depuis sa sortie en 1975, « La Coupe à dix francs », le film de Philippe Condroyer, écho tragique à Mai 68, revient en salles

### REPRISE

En 1966, *Les Elucubrations d'Antoine - protest song* à la bonne franquette - portaient sur le devant de la scène un jeune étudiant de Centrale pré-nommé Antoine, qui s'affichait beatnik, brocardait les culs serrés de son époque et réclamait le droit de porter les cheveux longs. Ce coup juteux et scandale potache des *sixties* ressortissait de la provocation joyeuse et annonçait à sa manière Mai 68. *La Coupe à dix francs*, film réalisé neuf ans après la chanson, à l'heure où Mai est enterré, et tout le reste rentré dans l'ordre, en est l'écho tragique. Oublié depuis sa sortie en 1975, en même temps que son réalisateur Philippe Condroyer (*Un homme à abattre* en 1967), le film est une belle redécouverte.

Tout y tient, en vérité, de l'épure. Son tournage, mené de haute lutte en un mois. Son format, super 16 millimètres, et son équipe, réduite. Sa musique improvisée à l'image, excusez du peu, par Anthony Braxton (figure du free-jazz) et Antoine Duhamel (compositeur

de François Truffaut et de Jean-Daniel Pollet). Sa forme, minimaliste et frontale. Son sujet, découpé à l'os. Inspirée par un fait divers survenu en 1970, l'histoire raconte le destin tragique d'un jeune menuisier travaillant dans une entreprise provinciale, dont le patron anime une féroce campagne de dénigrement et de menace contre ses employés qui portent les cheveux longs. Le film est l'histoire cruelle de cette lutte inégale, pied à pied, classe contre classe, où un petit notable local emploie tous les moyens pour faire plier ses jeunes employés récalcitrants. Ainsi poussé à la limite, le différend devient question de morale existentielle, affaire de dignité.

### Une force d'observation

Le héros, archange prolo et *seventies* aux longs cheveux blonds, est un jeune homme rêveur et discret, qui porte dans son regard clair toute l'humiliation qu'un fils de domestique devenu ouvrier peut ressentir face à la société. Son persécuteur est un patron pas même paternaliste, plutôt père sévère et castrateur, pète-sec et imbécile, dé-

fenseur phobique d'un ordre patronal hérité du féodalisme, sûr de son bon droit et en abusant, avec l'aide des édiles et des forces de l'ordre locales. Leur rencontre, leur combat, est un crève-cœur. Harcèlement moral, cassage de gueule, pression sur la famille, licenciement illégal. Long, pernicieux, dégueulasse.

Et puis, à côté de cela, toute une époque qui revient, par addition de détails, comme un grand soufflé. La veste en velours côtelé vert bouteille. Les cars aux vitres embuées des petits matins hivernaux. Les copains pleins de morgue qui finissent par se débiter. Le camion-vitrine de l'entreprise, dans la chambre d'apparat duquel on fait secrètement l'amour tandis que la route défile. La petite amie postière qui nous réchauffe bien, mais qui ne sait comment aller plus loin. Une force d'observation, une justesse de ton, qui évoquent Maurice Pialat ou René Allio. ■

JACQUES MANDELBAUM

Film français. Avec Didier Sauvegrain, Roseline Villaumé (1h45).



# CAHIERS DU CINEMA

**REPRISE.** Trois ans après sa redécouverte au festival de Saint-Denis, *La Coupe à dix francs* ressort en salles le 18 novembre dans une version restaurée.

## Une belle *Coupe*

**A**u mois de novembre 2012, les Rencontres cinématographiques de Seine-Saint-Denis sortaient de l'oubli un film méconnu de 1974, *La Coupe à dix francs* de Philippe Condroyer, et la nudité tranchante du film, malgré sa diffusion à partir d'une copie Beta, était apparue intacte. Nous nous en faisons l'écho dans le n° 685 des *Cahiers*, faisant le vœu d'une restauration. Depuis, l'auteur a récupéré les

droits de son film, et, trois ans plus tard, sa ressortie par Madadayo (Jean-Bernard Emery, Vincent Vatrican et Frédéric Borgia, déjà responsable de sa programmation à Saint-Denis) est donc une occasion de se réjouir. La version restaurée, à partir d'une copie en bon état retrouvée aux Archives du film, confirme la découverte d'alors : on tient là un film solitaire et singulier du cinéma français des années 70, faux jumeau de Pialat

à la beauté modeste mais pénétrante, geste personnel, précis et attachant.

Dans la France rurale de l'après-68, les jeunes employés d'une fabrique de meubles subissent la pression de leur patron (et, avec lui, de toute l'équipe dirigeante) pour couper leurs cheveux longs, et tentent de résister à cette manifestation arbitraire du pouvoir de leurs aînés. L'histoire est triviale, presque sujette à comédie, pourtant la confrontation, âpre et inégale, recèle un ferment tragique, conduisant André à s'immoler devant la fabrique. La puissance étonnante du film tient beaucoup à la façon dont il ne dévie pas de son curieux sujet pour laisser advenir, de l'énigmatique parcours d'André et de l'étroitesse même de son environnement, toutes les pulsations

vitales qui sous-tendent, travaillent, composent avec les formes (même figées, oppressantes ou absurdes) du quotidien. La bande originale d'Antoine Duhamel, composée pour le saxophoniste jazz Anthony Braxton, soutient cet aspect méditatif et le discret travail de perspective du film, son réalisme plein troué d'inquiétude. En embrassant dans sa composition les rythmes de la vie provinciale, la présence muette des paysages familiaux, l'ensemble des relations humaines qui viennent informer l'existence individuelle, le film charge les scènes, les plans d'une densité qui, brutalement, vole en éclats, « tourne » au poison. Quand l'arbitraire des décisions patronales touche au plus intime et se fait entendre par la voix de figures aimées, qui révèlent ainsi toute l'intériorisation d'une domination de classe, quelque chose arrive, comme un dommage irréparable. L'apparition inattendue de son père, qui vient briser net un cheminement autonome (l'homme descend d'un bus où il ne devrait pas se trouver, comme un dévoilement funeste de la réalité), agit comme un couperet, d'où surgit pour André la plus terrible confusion. Sur les pas du jeune homme, avec une forme d'empathie extralucide, Condroyer décrit la naissance d'une conscience fragile et désarmée, qu'il attache, au sens fort, à un environnement, une époque, un âge, un milieu, sans jamais pourtant l'y enfermer. On y trouvera peut-être un exemple pour ce cinéma social qui peine tant aujourd'hui à humblement sonder ce que recèlent le silence, la solitude d'un personnage, et qui oublie l'art du portrait tout en feignant de s'y adonner.

Florence Maillard





# Télérama

## Le choix du cinéphile CHEVEUX LONGS, IDÉES NOIRES

**A 18 ans, un ouvrier de province défend son look au prix de sa vie. Ce film âpre se fait l'écho d'une réalité des années 70 : la haine de la jeunesse.**

Le 24 septembre 1970, à Argentré-du-Plessis, en Ille-et-Vilaine, le très jeune employé d'une menuiserie locale, Albert Lefort, se donne la mort. Il avait 18 ans et n'avait pas supporté que son patron exige qu'il passe chez le coiffeur. A la lecture de ce fait divers, le cinéaste Philippe Condroyer écrit en quelques jours le scénario de *La Coupe à 10 francs* : « *Un cri contre l'intolérance et pour le droit à l'indépendance, dont le dernier bastion s'avère la liberté de la personne physique.* » Invisible depuis sa sortie en 1975, ce film d'une immense pudeur évoque, par son naturalisme et son élégante âpreté, les films contemporains que Doillon (*Les Doigts dans la tête*), Pialat (*Passe ton bac d'abord*) ou Cavalier (*Le Plein de super*) ont consacrés à cette jeunesse, prétendument libérée.

Dans le petit duplex mansardé du quai Voltaire, à Paris, où il vit depuis toujours, Philippe Condroyer, 88 ans, se souvient d'un tournage mouvementé. « *J'avais obtenu 300 000 francs (45 000 euros) de l'avance sur recette que mon producteur s'est empressé d'empocher pour éponger ses dettes.* » Il reste juste assez pour tourner le film en super-seize, et, après plusieurs jours de grève, payer les techniciens au minimum syndical. La belle-mère du réalisateur prête sa maison de Picardie pour les intérieurs et loge le reste de l'équipe qui n'a pas eu de chambre à l'hôtel.

Quand il décide de réaliser *La Coupe à 10 francs*, son troisième et ultime long métrage, Philippe Condroyer a derrière lui une inoffensive adaptation d'Hergé (*Tintin et les oranges bleues*), un polar avec Trintignant (*Un homme à abattre*) et une demi-douzaine de films industriels pour Renault ou Pont-à-Mousson. Ce sont ces derniers qui lui fourniront la matière pour inventer des dialogues et des personnages crédibles : « *Il n'y a pas une phrase de ce film que je n'aie entendue.* » Condroyer s'est néanmoins toujours défendu d'avoir voulu refaire l'enquête. « *Tout n'aurait été que délations, mensonges, ragots, ou peut-être objectivité, mais aurais-je pu déceler le bon grain de l'ivraie ?* » La fiction permet au contraire un portrait encore plus juste, car plus libre, de cette France post-soixante-huitarde, toujours sclérosée par les petits chefs



Didier Sauvegrain et Roseline Vuillaume, deux acteurs inconnus, portent le film avec beaucoup de grâce.

et où subsistaient, en particulier en province, la lutte des classes et la haine de la jeunesse.

Sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs au Festival de Cannes 1974, le film est très bien reçu par la critique, à l'exception du triste sire du *Figaro* : « *On en vient à penser que les tourments, presque toujours imaginaires, dont se targuent les jeunes générations, viennent du fait qu'elles n'ont pas une notion juste et précise de ce qu'est exactement le malheur.* » Ce vieux barbon de Chauvet atteignant même un point Godwin avant l'heure en comparant le dérisoire sort des « *jeunes émules de Samson* » à celui, évidemment plus bouleversant, des enfants des Lebensborn, haras humains inventés par les nazis pour préserver la race aryenne, objet d'un documentaire sorti la même semaine. Une attaque d'une rare violence qui fait sortir de ses gonds Bertrand Tavernier, qui se fend, à l'époque, d'une lettre dont voici l'admirable chute : « *Il faut se méfier des gestes inexplicables car ce sont souvent les plus significatifs. Le héros exemplaire du film de Philippe Condroyer se bat et meurt pour avoir le droit d'exister. Son combat est le nôtre.* » — **Jérémy Couston**

**|** *La Coupe à 10 francs*, de Philippe Condroyer, en copie restaurée | Espace Saint-Michel, 7, place Saint-Michel, 5<sup>e</sup> | 6,50-8€.



# Le Canard enchaîné

*Les films qu'on peut voir  
ou revoir*

## **La coupe à 10 francs**

Le patron d'une menuiserie de l'Oise ordonne à ses jeunes ouvriers de couper leurs cheveux longs. Mais André résiste.

Sorti en 1975, ce très beau film de Philippe Condroyer est un bijou témoignant d'une époque révolue. Inspiré par un fait divers, le cinéaste en a tiré une étude de la vie de province et des rapports sociaux en prenant le temps de dessiner les personnages, tendres ou grinçants, avant de précipiter la fin, d'autant plus impressionnante. A ne pas manquer ! – **D. F.**



# Politis

L'hebdo indépendant et engagé



## Mèches rebelles

*La Coupe à 10 francs*, réalisé en 1974 par Philippe Condroyer, met en scène l'esprit de résistance de jeunes travailleurs.

C'est un film tourné en 1974 qui semble avoir été réalisé dans le contexte social d'aujourd'hui. Dans *La Coupe à 10 francs*, de Philippe Condroyer, étrange petit joyau cinématographique du passé résonnant dans notre présent, on voit des 2 CV, des pantalons patte d'éléphant et des garçons dont les cheveux tombent jusqu'aux épaules, comme cela ne se fait plus guère de nos jours. André (Didier Sauvgrain) est l'un d'eux, qui, avec quelques-uns de ses copains, travaille dans une fabrique de meubles dont le directeur a soudain décrété qu'aucun de ses salariés ne pouvait porter les cheveux longs.

**Ceux-ci ne sont pourtant** pas les « voyous arrogants » que le patron discerne en eux, qui prôneraient une « licence des mœurs » les entraînant sur « la voie de la pédérastie et de la drogue ».

André, en particulier, fils modèle d'une famille vivant en milieu rural, au service d'un comte, amoureux d'une jeune fille sage, Léone (Roseline Villaumé), passe ses heures perdues à peindre. Sa révolte encore juvénile, mais que le cinéaste a d'évidence en sympathie, tient dans le refus de se projeter dans une vie déjà normée, celle de patron qui exploite et humilie ses employés – « tant qu'on vous paye, faites ce qu'on vous dit ». Ou, pire, celle de contremaître aux ordres, qui à l'occasion abuse des femmes travaillant à la fabrique, comme André le découvre fortuitement. Si l'argumentaire du patron semble un peu daté pour un spectateur d'aujourd'hui, il indique à quel point les cheveux longs cristallisent de nombreux fantasmes. Le cinéaste a d'ailleurs joué à plein la dimension emblématique que revêt la chevelure d'André. Ses

beaux cheveux blonds symbolisent autant l'esprit de résistance des jeunes que le pouvoir arbitraire et la violence du patron. Une certaine dignité aussi, que « la coupe à 10 francs » chez le peu sympathique M. Jean viendrait annihiler – il n'est qu'à voir ce que la bande de copains pense de l'un des leurs qui, à la première injonction patronale, s'est précipité chez le coiffeur.

**À travers cette caractéristique** physique – une coiffure –, on ne peut plus visuelle, et le bras de fer engagé à son sujet entre les jeunes et la direction de la fabrique, le film aborde ainsi une somme d'enjeux politiques et sociaux. On note en particulier que le cinéaste n'est pas tendre quant à l'aide qu'André et ses copains pourraient recevoir face à un « ordre » qui n'a rien de légal. Car ceux-ci sont finalement laissés à eux-mêmes, notamment par le délégué syndical, fort en gueule, moins en actes.

Toutefois, on aurait tort de s'imaginer un film sec et théorique, concentré sur un message à

délivrer, quand on est au contraire frappé par la beauté formelle de nombre de ses plans. Philippe Condroyer, dont c'était là le quatrième long métrage (il n'en réalisera pas d'autre), y laisse aussi passer le souffle de la vie. Grâce à ses comédiens principaux, en particulier Didier Sauvgrain, très convaincant. Grâce aussi à une mise en scène qui n'est jamais appuyée, où, par exemple, les amours d'André et de Léone sont traités avec la même importance – la gravité se mêlant à l'excitation – que les scènes de confrontation dans l'usine.

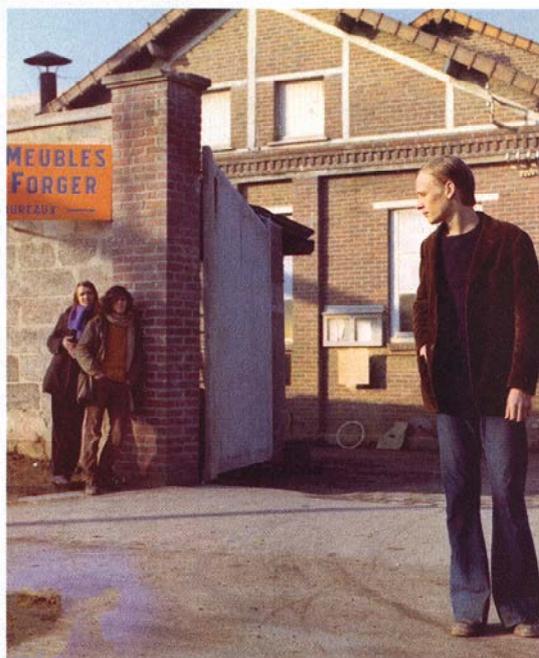
Si le cinéaste s'est inspiré d'un fait divers pour écrire son film, il s'est avant tout attaché à donner une image juste, sans caricature, de jeunes (pas encore majeurs à l'époque) dont l'anticonformisme relève d'une simple aspiration à vivre libre. Il n'a pas non plus éludé combien le monde social pouvait se révéler cruel quand il s'agit de maintenir les hiérarchies établies.

» Christophe Kantcheff

La Coupe à 10 francs  
Philippe Condroyer,  
1h45.



# L'OBS



ÇA RESSORT

## Le temps des cheveux longs

**LA COUPE À 10 FRANCS**, PAR PHILIPPE CONDRROYER.  
DRAME FRANÇAIS, AVEC DIDIER SAUVEGRAIN,  
ROSELINE VILLAUMÉ, MICHEL FORTIN,  
DOMINIQUE LAVANANT (1974, 1H40).

☆☆☆ Comme beaucoup de garçons en ce temps-là, André et ses potes portent les cheveux longs. C'est ainsi que les filles les aiment, affirment-ils. Seulement, le patron de la fabrique de meubles qui les emploie dans ses ateliers entend qu'ils passent chez le coiffeur, et plus vite que ça, sinon... La France de 1974, c'était aussi cela : une hostilité insensée se manifestait envers les jeunes. Dérivé d'un fait divers découvert par le cinéaste grâce au « Nouvel Observateur », « la Coupe à 10 francs » suit plus précisément le trajet d'André (Didier Sauvegrain, à droite photo), garçon aussi bien dans sa peau qu'on peut l'être à son âge, parents compréhensifs, copine aimante, copains sympathiques. Et André se demande si son patron a le droit de l'obliger à se faire couper les cheveux. C'est une question de liberté individuelle, de choix personnel, même si lui-même n'a pas les mots pour le dire. Avant de s'entretenir avec l'adversaire de classe, il note quelques phrases sur trois morceaux de papier. André ne se demande pas si l'on peut mourir pour quelques mèches, le film le fait pour lui, et la réponse qu'il livre est terrible, implacable. C'est ainsi que « la Coupe à 10 francs » parle autant d'aujourd'hui que d'hier. Ce film oublié à tort est le troisième de Philippe Condroyer, 88 ans. En quarante années, il n'en a réalisé aucun autre.

P. M.

**DOSSIER DE PRESSE :**  
**[http://bit.ly/LA\\_COUPE\\_DP](http://bit.ly/LA_COUPE_DP)**

**WWW.MADADAYO.FR**